

Quand la vie a déménagé

Réjean Bonenfant

Le sport

Numéro 86, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, R. (2000). Quand la vie a déménagé. *Moebius*, (86), 107–110.

RÉJEAN BONENFANT

Quand la vie a déménagé

La belle indifférence dans laquelle je tiens le sport me comble d'aise. J'en suis à ce point de ma vie où le sport ne me fait plus souffrir. J'aime prétendre un peu grossièrement que le sport n'est qu'une mutation des activités de survie. Quand la vie a déménagé à la ville, on a dû inventer un exutoire à l'adresse et à la force physique. À la résistance. On a inventé le sport.

D'où viens-je pour énoncer pareille connerie? D'une famille besogneuse, très dix-neuvième, seizième rejeton d'une famille qui allait en compter dix-neuf. Décidément, on n'en sort pas. Nous vivions à la campagne, sur une ferme, trimant d'une lune à l'autre, bûchant le bois de chauffage, creusant des fossés. Le foin, on l'enrangeait à bout de bras. Les labours se faisaient en conduisant de vieilles rosses. On *égorgeait le verrat*. On construisait des toitures de grange que le vent avait emportées. Nous avions la fatigue généreuse, ce qui faisait s'assoupir mon père – l'insomnie étant aussi une maladie urbaine – dès qu'il s'immobilisait. La prière en famille, à dix-neuf heures, constituait le point de chute. Infailliblement, il s'assoupissait avant le premier gloria. Il avait coutume de dire que son sport préféré était de dormir.

Avant que nous ne possédions notre propre poste de télévision, nous nous attroupions, le mercredi soir, chez un voisin plus fortuné que nous. Nous y étions une trentaine. La famille Plouffe nous ravissait. Nous y demeurions habituellement pour la demi-heure de lutte qui suivait *notre* téléroman. Pour moi, le spectacle n'était pas vraiment au petit écran mais dans le salon lui-même. Certains de nos voisins forçaient avec les lutteurs, même avec le nain Sky Lo Lo. L'un d'eux se

trémoussait sur sa chaise, levait les bras, s'avancait, oscillait sur le gras de la fesse, se balançait dangereusement. Il se retrouvait inmanquablement par terre, préart au cul, au moins une fois par semaine, au grand bonheur de la majorité des assistants.

Un jour il y eut l'école. Elle était située tout juste de l'autre côté de la clôture de notre jardin. Un saut d'un mètre et nous y étions. J'étais déjà fatigué à la rentrée du matin. J'avais quelques heures de travail physique d'accomplies. Venaient les récréations, ces moments passables tout au long du primaire puisqu'ils consistaient en des jeux. Au drapeau et au *sboille*. Au secondaire, on commençait à se prendre au sérieux. Ça devenait alors du sport. Avec l'émulation et la compétition que cela comporte. On ne se remet guère du malheur d'être celui qui fait perdre son équipe! Et des remerciements de l'équipe adverse dans le filet de laquelle on vient de compter. Alors que la majorité de mes copains collectionnaient les cartes de baseball ou de hockey, je préférais celles de Gina Lollobrigida, de Sal Mineo ou de Za Za Gabor. Et de Marilyn Monroe. Sa goutte de Chanel me faisait rêver.

À la limite, j'aurais pu m'habituer à des sports solitaires, ce que je ferai un peu plus tard, mais la communauté de frères qui sévissait au collège avait une devise: «Jamais seul, parfois deux, toujours trois!»

Je n'avais rien pour aimer le sport. En plus d'être porteur de lunettes depuis l'âge de cinq ans, ce qui signifie que j'étais celui à qui il fallait faire attention, il m'est arrivé un genre de petite frustration qui fut longtemps une plaie vive. Un malaise éternel qui durerait dix ans. Lors d'une partie de balle-molle, étant au champ et la balle se dirigeant exactement vers moi, j'aurais dû être capable de l'intercepter. Je tendis les bras, ouvris les mains, puis je les refermai au moment où la balle – qui n'était pas si molle que ça – m'atteignait au bas-ventre. Consternation générale. Par commisération, chacun a dès lors porté ses mains vers ses bijoux de famille. De mon côté, ayant reçu la balle sur l'os pubien, je n'avais pas la moindre petite douleur physique. Trois poils défrisés, à peine. Avoir su! J'aurais dû

rouler par terre en me tenant l'entrejambe. L'idée ne m'en est même pas venue. Une autre douleur n'allait pas tarder à venir, plus morale, quasi indélébile, quand les rires et les farces se mirent à pleuvoir. «Vous le voyez bien, il n'a pas de couilles!» Même le frère directeur ricanait au-dessus de sa soutane à demi boutonnée, sous son crâne poisseux qu'il essayait avec un mouchoir à la propreté douteuse. Le vieux boutonneux.

Le supplice qu'on nous imposait d'être sportifs durant les récréations – sauf pour les cancre qui avaient enfin un champ où se faire valoir – faillit m'orienter ailleurs que dans l'enseignement, moi qui étais à peine passable dans le déblaiement de la patinoire extérieure. Deviendrais-je celui qui en martyriserait d'autres une fois son heure venue? Très tôt dans ma carrière d'enseignant arriva le règne des polyvalentes, des places d'accueil, du flânage, de la musique qu'on écoutait dans les nuages de nicotine avant de retourner en classe. Comme je les enviais, ces étudiants.

Un jour, je me suis acheté un complet sport. Et une voiture sport. Je crois bien que je fumais des Sportsman. Comme on irait au théâtre, je suis allé voir la lutte au Forum de Montréal. Johnny Rougeau faisait éclater des sachets de sauce tomate sur le front noir et ridé d'Abdullah the Butcher. Le public en redemandait. Ma voisine s'époumonait: «Fais-lé souffert!» Le vrai spectacle était encore dans l'assistance.

Plus tard, cependant, je me suis rendu à Olympie. Fermant les yeux, j'imaginai les jeux qui s'y étaient déroulés. Avec mon frère Joseph, j'ai alors couru mon marathon, mon seul et unique, et j'éprouvai une grande fierté. Et je n'étais pas nu.

Un jour, la vie a déménagé à la télévision. Après l'émeute du Forum, il y eut Munich. Les cafouillages de Lindros. Le maquignonage. Et maintenant les sports extrêmes. C'est à désespérer quand on ne l'est pas déjà pour de bonnes raisons.

Après avoir perdu Félix et Doris, Lévesque et Miron, Gérald et Pauline, on peut aller se rhabiller avec les morts des héros. Hélas, on survit toujours. J'avoue ne pas avoir pleuré à la mort de Maurice Richard. Si

je l'avais fait, j'aurais pleuré sur la disparition d'un grand-père. Le parkinson de Mohammed Ali m'émeut davantage que ses titres de gloire. Et Joe Louis, je le préfère en pâtisserie. Quand il m'arrive de regarder courir Jacques Villeneuve, je n'ai même plus peur de sa propre mort.

Lorsque par inadvertance je tombe sur le sport national des Québécois qu'est le hockey télévisé, j'estime encore et toujours cette première impression de jadis. Pourquoi faut-il donc que des adultes s'amuse à courir un petit disque de caoutchouc? Quant à moi, je leur en donnerais chacun un. Ce qui prouve à l'évidence que je suis un parfait idiot.

Au sport, et à toutes ses figures, j'oppose la tendresse extrême.